

Le patronage des races chrétiennes doit être exercé avec persévérance et énergie. Les défendre et les conserver est la meilleure preuve que la Turquie puisse recevoir d'une alliance dévouée et sincère. La Porte comprendra un jour que la force de son gouvernement est l'unité, que prolonger l'état d'ilotisme d'une classe qui forme aujourd'hui la majorité de sa population, c'est, au moins la moitié de son corps social, le priver volontairement de ses principaux éléments de puissance, et déchoir ainsi du rang de grande nation que lui assignent sa nature et la justice.

— Extrait d'une lettre du P. de Smet à son provincial en Belgique :

Lima, 26 mai 1844.

Il y a quelque temps je vous écrivais de Valparaiso. Aujourd'hui, c'est du Pérou que je vous adresse celle-ci. Dans la crainte que vous n'avez pas reçu la première, je vous en rappelle ici la substance.

Le 28 janvier, la mer était si agitée que nous n'avons pas pu célébrer la messe, mais nous avons reçu tous la sainte communion. Nous chantions les vêpres sur le pont tous les soirs.

Le 2 février, fête de la Purification, nous nous sommes réunis le soir pour chanter des cantiques et les litanies en l'honneur de la Très-Sainte-Vierge. Jamais peut-être l'atlantique n'a retenti au si longtems de chants harmonieux à la gloire de la mère du Sauveur. Elle est notre espérance et notre consolation dans tous les dangers que nous pouvons courir.

Le 6 et le 7, nous avons eu du calme, et le thermomètre marquait 29° (88 Farenheit). Il ne s'éleva pas plus haut sur l'océan. Le 10, nous avions 10 vaisseaux en vue.

Le 13, vers 8 h. du soir, une brise légère poussa près de nous un vaisseau hollandais. Il nous approcha au son de la musique, pendant que les soldats chantaient des airs guerriers. Etrange contraste avec le chant des litanies de la Sainte Vierge, que nous récitons au même moment. Nous l'avons hélé. Il nous cria "de Rotterdam à Batavia." Nous avons répondu "d'Anvers à Valparaiso."

Le 14, nous étions près de la Ligne. La nuit, les marins poussèrent trois hurras en l'honneur de Neptune. On mit le feu à un baril de goudron qu'on appela le feu de Neptune. Bientôt après une grosse voix, venant du haut du grand mât, demanda : capitaine, combien avez-vous de passagers ? — Il répondit : douze. Qu'ils le tiennent bien. — Il répartit, je suis l'envoyé de Neptune ; demain il viendra en personne leur administrer le baptême."

Le lendemain matin un cri se fit entendre : Neptune ! Neptune ! Nous accompagnons le capitaine sur le pont pour rendre nos hommages à la majesté des mers et à sa cour. Nous trouvons le Dieu marin dans un accoutrement que quelques-uns auraient pu prendre pour celui de Paton. Ses courtisans l'entouraient dans un grotesque appareil. Ils étaient tous barbouillés de goudron. La prétendue divinité commença par promettre au capitaine un heureux voyage. Après quoi se tournant vers moi, il voulut me soumettre à l'opération du rasoir. Comme supérieur des passagers, je promis de les traiter pour tous les autres. Il insista pour nous raser séparément. Un dialogue animé commença entre nous. Enfin, il me dit tout bas qu'il ferait cela décemment et me supplia de ne pas priver les marins de leur seul plaisir. Son bassin était une cuve, sa serviette un morceau de voile, sa main lui servait de brosse et un couteau de bois complétait son équipement. Après l'opération, je me retirai, sachant ce qui allait arriver. Mes compagnons sont appelés l'un après l'autre sur le tabouret du barbier. A un signal donné, Neptune ordonna le baptême, et un déluge d'eau tomba sur eux. Les sœurs, exemptes de prendre part à cette cérémonie, furent témoins de cette scène comique. Vint ensuite un combat aqueux entre les matelots. Tous les haquets furent mis en réquisition. Ils les emplissaient et ils les vidaient avec une dextérité admirable. Enfin épuisés de fatigue, tous se retirèrent. Quelque tems après ils reparurent dans leur plus beaux habits et jouèrent toutes sortes de bouffonneries. Tout se termina par un souper extraordinaire et une gratification pour chaque matelot.

Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au 16, que nous fûmes en vue des îles Falkland. Trois jours après nous fûmes étonnés de nous trouver près des îles Shetland, au sud. Pendant la nuit du 20, deux immenses glaçons passèrent près de nous. Ils s'élevaient à 100 pieds au-dessus de la surface des eaux. Bientôt après nous vîmes les rochers volcaniques, après Greenwich et les récifs de St. Ildefonse et de St. Diégo. Peu de jours ensuite nous étions assaillis par une tempête violente qui déchira nos voiles, et notre vaisseau devint le jouet des vents et des vagues. A peine commençons nous à respirer que nous nous trouvâmes dans un danger plus grand encore.

Une brise forte s'éleva et nous poussa directement sur les côtes que nous apercevions. Le danger était imminent. On ne pouvait plus gouverner. Tous sur le pont sans oser respirer, nous avions les yeux fixés sur les horribles rochers qui bordent la Patagonie. Nous attendions en silence l'accomplissement des desseins de la divine Providence. Je me hâtai de descendre à la cabine des sœurs pour les avertir du danger et leur offrir le secours de mon ministère. Elles étaient occupées à implorer la protection du ciel par l'intercession de la Très-Sainte-Vierge. Vous croirez naturellement qu'à la nouvelle du danger, elles exprimèrent leurs appréhensions par des sanglots

et des cris de détresse. Tout au contraire, avec le sourire sur les lèvres, et une paix inaltérable sur la figure, fruit d'une conscience pure et d'un cœur enflammé d'amour pour Dieu, elles me disaient qu'elles n'étaient pas effrayées et qu'elles s'abandonnaient entièrement à la volonté de Dieu. Je revins sur le pont. Le vent changea subitement et nous éloigna des côtes.

Nous entrâmes dans le port de Valparaiso le 12 avril à six heures du soir. Nous ne descendîmes à terre que le lendemain. L'aspect de la ville est pittoresque. Construite sur une côte élevée elle présente la forme d'un amoncellement de rochers semi-circulaire le long du rivage. Cette vue était d'autant plus agréable pour nous que depuis 3 mois nous étions confinés sur le vaisseau, et nous n'avions vu que le ciel et la mer, si vous exceptez quelques rochers stériles et d'horribles rochers.

Le lendemain de bonne heure, j'entrai dans la ville pour trouver un logement pour notre compagnie. Je revins bientôt avec la bonne nouvelle que quelques Jésuites se trouvaient à Valparaiso pour y donner des exercices spirituels, et une communauté de dames françaises de l'ordre de Piepus invitèrent les sœurs de Notre-Dame à loger chez elles. Grande fut notre joie à vous en touchant un sol américain, mais elle fut encore plus grande celle avec laquelle on nous accueillit dans nos logements respectifs. Rien ne peut exprimer les bontés et les attentions dont nous fûmes tous l'objet. Les Pères de l'ordre de Piepus ont aussi un établissement dans cette ville. Depuis plusieurs années ils y ont une école et rendent de grands services à la Religion.

Le mardi, 16 avril, j'allai à S. Jago, capitale du Chili, avec le R. P. Gomila, supérieur des Jésuites de ces missions de la S. Landan. Nous avions deux voitures et chacune deux chevaux, dont un était monté par le postillon. Un autre conducteur à cheval nous aidait dans les endroits difficiles. Quatre chevaux de réserve nous suivaient ou nous précédaient sans hennir ni brider, et ne s'éloignèrent pas de nos voitures depuis Valparaíso jusqu'à S. Jago, distant de plus de 90 milles. Une partie de la route ressemble à celle de la Simplon et est très fréquentée. Nous passâmes au milieu d'un grand nombre de wagons attelés chacun de 6 ou 8 bœufs, et de troupeaux de chevaux, de mulets, d'ânes, tous chargés de marchandises. Nous traversâmes deux chaînes de montagnes qui se heurtent aux cordillères. Les deux principales passages, remarquables par leur élévation, sont appelés *Cerra-Puerta* et *Questa de Zapato*. Nous fîmes halte pour la nuit dans un petit village nommé *Cura-Cavi*.

L'aspect général de la contrée entre les deux cités ressemble un peu aux montagnes rocheuses, mais le sol est extrêmement aride. Le lendemain nous franchîssions la deuxième chaîne par le passage du *Prado*, et nous traversions le torrent du même nom à gué, car les ponts ne sont pas d'usage dans ce pays. Il pleut rarement au Chili et quand les torrents sont gonflés par la fonte des neiges ou la pluie du ciel, les communications sont interrompues pour quelques jours.

La ville de Santiago est située dans une délicieuse vallée aux pieds des monts Maipocho à 2410 pieds espagnols au-dessus du niveau de la mer. Elle fut fondée en 1541 par Don Pedro de Valdivia. Ses magnifiques édifices, ses établissements publics, son commerce et sa population s'élevant à plus de 100.000 âmes, et croissent chaque jour, la rendent une des principales villes de l'Amérique du Sud. Elle est entourée par des montagnes qu'on appelle la couronne de Santiago. Au-delà on aperçoit les sommets des andes couverts de neige éternelles. Les rues de la ville sont larges et arides. La vaste place publique est ornée d'une fontaine magnifique où on voit la liberté couronnant une statue qui représente le pays. Les principaux édifices sont le palais du gouverneur, l'hôtel des monnaies, le palais archiépiscopal, la belle cathédrale (elle n'est pas encore achevée), l'église des Jésuites et leur collège. Il y a en outre dix autres belles et grandes églises. Avant la suppression de la société, nous avions ici quatre maisons. Maintenant on y compte deux couvens de Dominicains, deux d'Augustins, trois de Franciscains et deux de Religieux pour la rédemption des captifs. Il y a huit couvens de religieuses. Les Dames de Piepus sont les seules qui aient un pensionnat de jeunes personnes, sur le même pied que celui de Valparaiso. Elles donnent une éducation accomplie aux enfants des premières familles de la contrée ; elles ont en outre une école gratuite pour près de 300 enfants des classes inférieures de la société. Le peuple montre un excellent caractère et de très bonnes dispositions. Il est très attaché à la religion de ses pères. Le gouvernement prospère, grâce à la paix et à la sagesse d'une bonne administration. Il étend sa sollicitude sur les Aconcagos, tribu sauvage au-delà de la rivière Bobio au sud, aux confins de la Patagonie. On a déjà pris des moyens pour faire participer aux bienfaits de la loi ces peuplades si longtems infidèles, mais qui montrent de si heureuses dispositions pour répondre au zèle des missionnaires. S'il plaît à Dieu, ils ne tarderont pas à les visiter.

Valparaiso par son commerce et sa population de 40 mille âmes est regardée comme la seconde ville du Chili. Ici comme à Santiago, les constructions sont en briques et à un seul étage à cause des tremblemens de terre fréquens et violens dans cette contrée. Les pauvres qui sont très nombreux, habitent des cabanes formées de feuilles et de branches d'arbres. L'intérieur de la maison des riches rivalise en magnificence avec les somptueuses habitations de la noblesse européenne. Vous connaissez la topographie de la république. La beauté de son ciel, son climat tempéré, la fertilité